

LA PREMIERE ICONE DE JESUS ET LE SAINT SUAIRE AU VI° SIECLE

par Mgr de Cazenave



Après ses études universitaires, Jean-Bernard de Cazenave a d'abord été attaché culturel à l'ambassade de Colombie, avant de retrouver la foi à 33 ans (en passant à Ars). Il a servi longtemps l'Eglise orthodoxe syro-antiochienne d'Europe, comme évêque-suffragant du Métropolitain français. Servant aujourd'hui comme simple prêtre chez les Vieux-Catholiques de l'Union de Scranton¹, il a notamment : créé une méthode pour apprendre l'araméen ; préfacé un livre sur Maria Valtorta², en tant que Secrétaire du Synode Syro-francophone³ ; et écrit plusieurs articles pour la revue « Chrétiens Magazine », dont celui reproduit ci-dessous⁴. Il est actuellement retiré au Prieuré Sainte-Marie, à Ferrières (au sud de Lourdes).

Sur le geste majeur de réconciliation entre les orthodoxes et les catholiques, voir l'encart en fin d'article.

Selon notre habitude, MNTV laisse à l'auteur la responsabilité de ses affirmations et déductions.

Les portraits du Fayoum

Entre le 1° et le 4° siècle, fleurit en Egypte une célèbre école de peinture, dont un bon millier de témoignages émouvants nous sont parvenus, à travers des portraits superbement conservés dans la région égyptienne du « Fayoum », grâce aux conditions favorables dues à la sécheresse du climat. Ces portraits magnifiques (comme celui de la fig.1), découverts depuis 1880, étaient insérés dans le décor des sarcophages de l'Antiquité tardive ; ils témoignent des restes iconographiques de l'époque pharaonique, sous les derniers Ptolémée qui gouvernèrent encore l'Egypte sous l'Empire Romain.

Au 5° et 6° siècle, cette tradition du portrait de chevalet, peint à l'encaustique, subsiste ; un exemplaire émouvant en est conservé précieusement au monastère Sainte Catherine du Sinaï : la première icône du Christ connue, que les spécialistes datent de la deuxième moitié du 6° siècle. Cette sublime peinture (fig. 2), ayant toutes les caractéristiques de l'Ecole du Fayoum, n'utilise que quatre couleurs (noir, rouge et deux ocres), peinture naturelle mélangée à chaud à de la cire d'abeille avec de l'huile de lin ou de l'œuf ; les larges surfaces sont traitées à la brosse, le visage étant achevé à la spatule (voir détail sur la fig. 3).

L'image d'Edesse

Curieusement, c'est aussi à cette même époque, en 544, que l'on découvre à Edesse (au nord d'Antioche), caché dans les remparts de la ville, le Suaire de Jésus dans sa première trace historique (fig. 4). Il y reste jusqu'en 944. Il est alors transporté à Constantinople, rejoignant les nombreuses reliques que les Croisés pilleront lors du sac de la ville en 1204, durant la IV° croisade ; après quoi, il remontera vers l'Occident pour reparaître à Lirey en 1356, exposé par la famille de Charny, famille descendante de ce templier, chevalier de Charny, brûlé en même temps que Jacques de Molay, Grand Maître du Temple, dans l'Île de la Cité, quelques décennies auparavant⁵.

¹ placée sous l'administration de Mgr Flemestad, évêque délégué, pour la France, de l'Eglise Catholique Nordique.

² cf. « L'énigme Valtorta. Une vie de Jésus romancée ? » - Jean-François Lavère - Ed. Rassemblement à Son Image - 2012.

³ lequel est rattaché à l'Eglise syrienne orthodoxe des Indes et du Malabar, église autocéphale depuis 1771.

⁴ cf. *Chrétiens Magazine* - n° 251 - juin 2012.

⁵ Nota MNTV : cette hypothèse suscite cependant de fortes réserves.

On connaît la suite...

Comparaison entre le Saint Suaire et le Christ bénissant du Sinaï.

Pour en revenir à ce rapprochement entre le Saint Suaire et la 1^o représentation connue du Visage du Christ Jésus, on remarque de toute évidence, en les superposant avec précision, qu'ils se recouvrent parfaitement (fig. 5), et que, manifestement, le peintre a été en contact direct avec la relique d'Edesse peu de temps après sa découverte !

Une dizaine de points communs, qui ne peuvent être le fruit du hasard, interdisent de ne pas le penser, et confirment donc la thèse que la relique est bien antérieure aux datations du carbone 14, ce qu'avaient déjà démontré plusieurs textes de référence, comme :

- un célèbre sermon de l'Archidiacre de Sainte Sophie, Grégoire, du 16 août 944,
- un cérémonial byzantin en grec, de 960,
- plus tardivement, un texte très explicite de Nicolas Mèsarités, gardien des reliques impériales en 1201,
- et, en 1203, une lettre du chevalier de Clari qui le contempla au palais des Blachernes, résidence impériale, au cours d'une ostension.

Un codex de la Bibliothèque du Vatican⁶, se faisant l'écho d'un document très ancien détenu par l'université de Leiden, affirme en latin : « *Non tantum faciei figuram sed totius corporis figuram cernere poteris* » : « *Tu peux discerner non seulement l'image du visage mais l'image de la totalité du corps* ».

Un tournant important de l'iconographie chrétienne surgit donc à partir du VI^o siècle, jusqu'alors hostile aux images : si Dieu a fourni lui-même une image non faite de main d'homme (acheiropoïète), une théologie des copies venues de cet original va s'imposer alors, et donner aux fidèles, pour les siècles futurs, des supports de vénération que la « Querelle des Images » ne pourra endiguer et qui alimente encore la piété chrétienne. Ce qui est sûr, c'est que le point de départ de cette icône de Sainte Catherine du Sinaï fera de ce visage, calqué sur le Saint Suaire, le prototype de bien des visages ; notamment ceux des Christs « Pantocrator », qui feront la gloire de l'iconographie byzantine, et dont les traces resteront souvent visibles en Occident, dans la représentation artistique relative aux traits que l'on attribuera à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Mais avant ?

Les quelques représentations antérieures à la découverte du Suaire à Edesse en 544 restent très symboliques et discrètes, presque exclusivement occidentales : Jésus y est figuré souvent comme un jeune adolescent de type gréco-romain, parfois un berger sans barbe. Une question cependant vient brûler les lèvres : et avant ? Quid ? Quel fût le parcours du Saint Suaire, et pourquoi l'avait-on enfermé dans les murs d'une des portes de la ville d'Edesse ? L'histoire, en tant que science exacte ne pouvant reposer que sur des faits vérifiables, ne le dit pas. Pourtant, nous chrétiens, donnons par principe crédit aux mystiques qui transcendent le temps ; nous pouvons donc bien aller au delà de cette science dite exacte, puisque le Suaire lui-même est une énigme que la Foi chrétienne seule peut expliquer par le surnaturel.

Le témoignage des voyantes

Allons donc dans ce sens. Dans leurs visions, la bienheureuse Catherine Emmerich et Maria Valtorta ont « vu » le Suaire qui enveloppa le corps de Jésus, et qui témoigne, pour nous comme pour les premiers disciples, de sa résurrection des morts, un des fondements de notre Foi.

La première affirme que l'impression sur le Linceul s'est faite dès la première heure où le corps de Jésus a reposé dans le tombeau : comme si la chair sanctifiée, quoique apparemment privée de l'esprit qui l'avait animée, révélait encore une lumière venant de l'âme de la Source de toute lumière, pour signifier, dans un ultime message aux siècles à venir, la mémoire du prix de l'amour offert à tous les hommes dans le sacrifice suprême à ne jamais oublier !

⁶ conservé sous le n° Q69 5696 - p. 35.

Maria Valtorta « voit » qu'on apporte les linges, les reliques de la Passion, dont le Linceul, à la Sainte Mère de Jésus au Cénacle ; et qu'elle les place dans un coffre qu'elle conserve, ce qui paraît bien logique, si l'on admet que le miracle de l'image écorne déjà le tabou juif de ne pas avoir de contact avec des linges ayant touché un cadavre, ce qui rend impur au regard de la Thorah. « *Toi qui a vu le Suaire, dis, comment est-il ? Ressemblant ?* », demande Benjamin. « *Comme s'il parlait* », répond Isaac. « *Le verrons-nous ce voile ?* », demandent plusieurs. « *Oh, la Mère le montre à tous ! Vous le verrez certainement. Mais c'est une vue triste* »⁷.

Conservation et transfert du Linceul

Prenons donc cette hypothèse de la Foi : La sainte Vierge garde le Linceul (entre autres), probablement jusqu'à son départ de la terre... Il est vraisemblable ensuite que les saints apôtres, en mission dans le monde extérieur, ne l'emportent pas dans leurs bagages. Et que c'est d'abord l'Eglise de Jérusalem, dont Jacques, le cousin germain du Seigneur est l'évêque, qui conserve cette relique si précieuse. Mais que, devant les persécutions des juifs, ce même saint Jacques, dit « Le Mineur », fils d'Alphée, l'envoie en lieu sûr dans une communauté plus sécurisée, peut-être à Antioche, ou même déjà plus probablement à Edesse : car le roi Abgar V, converti au judaïsme dans les années trente, se convertira au christianisme, lui et ses descendants, selon ce que rapportent les traditions des Eglises d'Orient. En effet, devenu lépreux, on dit qu'il aurait été guéri au contact d'une image de Jésus qu'on lui aurait fait parvenir. Et qui est l'évangéliste d'Edesse ? L'apôtre Jude, dit le Thaddée (Tadday, en araméen veut dire le courageux), le propre frère de Jacques de Jérusalem et donc aussi cousin très proche du Seigneur, héritier lui aussi de la famille de David !

Devenir d'Edesse

Edesse devient alors un royaume chrétien (un des premiers avec l'Arménie), dont la langue est l'araméen, et dont la jeune Eglise synagogale développe très tôt une riche culture syriaque, en traduisant dans cette langue la Thora sous l'appellation de « Peschitta ». Les royaumes sont éphémères et aussi les rois de la terre : Edesse devient province romaine, subit les persécutions antichrétiennes, en particulier en 301, la pire, sous Dioclétien... les Perses et les Parthes font aussi de fréquentes incursions...

Il est vraisemblable qu'à un moment, devant le danger de perdre une telle relique, la discrétion ne suffisant pas, les responsables chrétiens décident de cacher le Suaire dans une des portes des remparts de la ville (à l'abri des incendies). Ils vont transmettre religieusement ce secret sur quelques générations, jusqu'à l'arrivée au VI^e siècle des derniers empereurs romains ayant eu vent de l'histoire : ceux de Constantinople.

Comme on le sait, les empereurs byzantins feront tout pour rassembler les très vénérées reliques de la Passion, que leur déroberont, sept siècles plus tard, les Croisés de la puissante Europe ; ce qui les sauvera de l'Islam s'établissant dans tout l'Orient, en les faisant parvenir heureusement jusqu'à nous. O Sainte Providence !

L'iconographe du Sināï

Pour en revenir à cet admirable portrait du Fayoum, il faut réaliser qu'au delà de son indéniable beauté, il représente un tournant inouï dans l'histoire du christianisme. L'Eglise judaïsante d'Orient, héritière de la primitive et sémitique Eglise de Jérusalem, fait sauter au VI^e siècle un vrai tabou venant de l'Ancien Testament : la représentation du Divin en images. Et cela grâce à la redécouverte du Saint Suaire à Edesse, non sans d'ailleurs de fortes résistances, incarnées par la venue de l'Islam au siècle suivant, et par les écoles de théologie héritières de la Synagogue, hostiles à cette ouverture, laquelle deviendra pourtant vite populaire après le 2^e concile de Nicée, en 787, qui mettra officiellement un terme à la sanglante « Querelle des Images ». Les portraitistes, comme chez nous autrefois, courraient les routes et les châteaux pour immortaliser les notables. Il est probable que ce peintre égyptien, hélas anonyme, auteur de la célèbre icône de Jésus, soit allé sur place à Edesse, à seulement six jours d'Alexandrie (trois en bateau, trois à cheval). Son talent et peut-être même sa réputation lui ont donné accès à la Sainte Relique, avec

⁷ cf. « *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé* » - vol 10, p. 50.

l'encouragement et la permission des autorités religieuses. Le travail est rigoureux et subtil, extrêmement fidèle au modèle. Avec un génie certain, si on le regarde bien (fig. 5), un côté du visage laisse apparaître la mort et la souffrance, l'autre celui du Ressuscité, du Maître de la vie, afin que l'on n'oublie jamais que la victoire sur la mort a dû passer par la souffrance, et que la gloire de la Résurrection s'est construite sur la Passion.... la passion de l'Amour !

Le 23 juin 1984, S .S. Ignace Zakka I, patriarche syro-orthodoxe d'Antioche, a signé avec S.S. le pape Jean-Paul II des accords de réconciliation qui mettent un terme au schisme pluriséculaire entre les deux chrétientés, et reconnaissent la foi commune, la réciprocité sacramentelle et la collaboration pastorale chaque fois que cela est possible.